

QUATORZE ENTRETIENS CONCERNANT MAUPASSANT, DE PRÈS OU DE LOIN

par Jérôme Pintoux (17 mars 2020)

[Table des matières à la fin du document.]

1. Interview de Gustave Flaubert, en 1877. Neuvième entretien. Thiers.

Gustave Flaubert, vous n'aimez pas les gens trop timides ?

Un excès de timidité peut passer pour de l'impolitesse ou tout au moins de la froideur.

Vous êtes de moins en moins sociable ?

Est-ce moi qui deviens insociable ou les autres qui bêtifient ? Je n'en sais rien. Mais la société « du monde » actuellement m'est intolérable !

Guy de Maupassant est très porté sur la « chose » ?

J'ai vu le jeune Guy retour de Suisse où il a cocufié un pharmacien ! Il s'est arrêté en route pour aller au bordel de Vesoul. Quel drôle de pistolet !

Vous refusez d'écrire des introductions ou des préfaces à des romans qu'on vous envoie, quitte à vous fâcher avec certains écrivains moins connus que vous ?

Ces procédés de grand homme, cette manière de recommander un livre, ce genre Dumas enfin, m'exaspère, me dégoûte.

La chose est parfaitement inutile et ne fait pas vendre un exemplaire de plus, le bon lecteur sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur ces actes de complaisance qui, d'avance, déprécient le livre ; car l'éditeur a l'air d'en douter puisqu'il a recours à un étranger pour en faire l'éloge.

Vous lisez et vous travaillez lentement ?

Il faut absorber lentement les choses pour que la digestion soit bonne.

Thiers, c'était la personnification de la bourgeoisie, des Prud'hommes ? Monsieur Prudhomme lui-même ?

Quand les choses sont sur le point de périr, elles se résument et s'incarnent.

Thiers, ce Titan des Prudhommes.

Vous ne l'aimez pas trop, semble-t-il ?

Je n'aimais pas le roi des Prudhommes, n'importe !

Comparé aux autres qui l'entouraient, c'est un géant. Personne n'a résumé comme lui la France. De là, l'immense effet de sa mort.

Vous avez des ancêtres à Argentan ?

Je passerai par Argentan – qui est un peu aussi ma patrie, puisque mon arrière-grand-père. M. Fleuriot (le compagnon de la Rochejacquelein), était de ce pays-là.

Je suis fier de mon aïeule la sauvagesse, une Natchez ou une Iroquoise (je ne sais).

Mac Mahon, c'est avant tout un vaincu ?

Ce guerrier - illustre par la pile gigantesque qu'il a reçue comme d'autres le sont par leurs victoires.

.....

2. Interview de Jean Lorrain en 1904, à l'occasion de la sortie des Contes d'un buveur d'éther.

Y a-t-il des bêtes qui vous font peur ?

Oui. Les crapauds énormes, au bord des mares, les oiseaux de nuit coincés dans les cheminées...

Quel genre de musique aimez-vous ?

Des airs qui traînaient il y a vingt ans sur le piano de ma mère...

La Maison Philibert, est-ce une relecture de La Maison Tellier ?

C'est vrai que j'ai lu Maupassant et ses histoires de maisons closes, mais nos textes sont bien différents les uns des autres...

Vous n'aimez guère les vieilles maisons à la campagne ?

Je ressens l'hostilité de certains logis et de certaines chambres de province, leur air mortuaire et fermé.

Ça vous arrive pourtant d'aller chasser et de vous retrouver dans des coins perdus ?

Oui, mais souvent je me demande ce que je suis venu faire par tel automne malade dans tel pavillon perdu dans les bois, moi qui suis le plus piètre chasseur du monde et qui joins à une instinctive indolence une horreur presque physique des armes à feu.

Vous regrettez Paris ?

Je ne sais quelle malsaine idée m'a pris de suivre ici les battues en forêt de tel marquis de ma connaissance, et de quitter Paris, le boulevard et le journal pour m'enterrer vivant dans de mornes futaies, la veille de la grande rentrée de Réjane.

Vous aimez les actrices ?

Je les adore ! Réjane ! La divine Sara Bernard ! C'est pourquoi je considère que c'est de la folie de venir s'échouer dans des forêts délabrées par l'automne et si étrangement solitaires.

3. Interview de Jacques Rivière, en 1906.

Jacques Rivière, avez-vous lu Rimbaud ?

Je ne l'ai lu qu'une fois, très abruti, et sans comprendre.

Appréciez-vous Maurice de Guérin ?

Oui. *Le Centaure*, c'est beau comme style et d'un antique plus original que celui du Parnasse. Ce style antique n'est pas un plagiat, un pastiche comme le style parnassien. Il a une sonorité sombre et vaste, une ampleur intérieure et profonde qui me semblent uniques. C'est beau. Il y a de plus belles choses.

Vous n'aimez pas Maupassant ?

Ce n'est qu'un conteur à l'usage des Normaliens faisant leur stage.

Verlaine aussi, ça vous semble raté ?

Je fais des efforts surhumains pour découvrir ce qu'il y a de beau là-dedans. Mettons à part quelques pièces exquis. Surtout dans les *Poèmes Saturniens* et les *Romances sans paroles*. Tout le reste ou presque est d'un prosaïsme, d'un inintérêt, d'une gaucherie sans grâce qui vous effarent. Quoi, c'est cela Verlaine ! Quoi c'est cela la *Bonne Chanson* ! Quoi c'est cela *Sagesse* !

Que lui reprochez-vous au juste ?

A chaque instant je m'attendais à tourner la page enfin sur le chef-d'œuvre. Et rien ! des balbutiements, des rythmes décasyllabes, si plats ! Des métaphores usées. De temps en temps, à peine, quelque chose d'exquis. Je me demande si Verlaine ne pourra pas se réduire à une centaine de vers. Et pourtant il me peine de prendre ainsi un ton sacrilège. Je garde pour Verlaine une grande affection ; mais ce devient une affection apitoyée.

Que pensez-vous de Maeterlinck ?

Son optimisme, sa joie enfantine me gênent beaucoup. Bien qu'il m'apparaisse très « moderne », je ne peux résister à le trouver superficiel. Il lui manque cette inquiétude profonde, ce malaise insatiable, ce tourment d'infini, ce mépris du bonheur qu'ont toutes les grandes âmes.

Et Wagner ?

Tannhäuser, c'est une légende étrange de la vieille Allemagne, dans laquelle est mêlée Vénus.

Jacques Rivière, appréciez-vous Alphonse Daudet ?

Sapho de Daudet. Admirable ! Admirable ! Profond, lumineux, rapide, triste, désolé. Le plus grand romancier moderne.

Et Prosper Mérimée ?

Colomba, La Vénus d'Ille, Les Ames du Purgatoire. Admirable, surtout les deux derniers. C'est d'une hauteur, d'un mépris, et d'une aristocratique mélancolie qui est unique.

Que pensez-vous de Dominique de Fromentin ?

Un livre admirable, candide au début, mais dont la fin m'a semblé atrocement nerveuse et désolée, malgré la conclusion.

.....

4. Interview d'Anatole France, à propos de L'Île des Pingouins, en 1908.

Anatole France, quelles sont les conditions pour qu'un livre ait du succès ?

Si vous voulez que votre livre soit bien accueilli, ne négligez aucune occasion d'y exalter les vertus sur lesquelles reposent les sociétés : le dévouement à la richesse, les sentiments pieux, et spécialement la résignation du pauvre, qui est le fondement de l'ordre.

C'est tout ?

Non. Affirmez, monsieur, que les origines de la propriété, de la noblesse, de la gendarmerie seront traitées dans votre histoire avec tout le respect que méritent ces institutions. Faites savoir que vous admettez le surnaturel quand il se présente. A cette condition, vous réussirez dans la bonne compagnie.

Votre histoire se déroule dans l'océan hyperboréen ?

Oui. A la clarté de la lune, on voit les sirènes grasses du Nord, aux cheveux de chanvre.

Le vent du nord y souffle en rafale ?

La voile du bateau est gonflée comme le sein de Junon quand il en jaillit la Voie Lactée.

La connaissance est-elle un leurre ?

Pas toujours, mais trois choses sont difficiles à connaître et une quatrième impossible. Ce sont la trace du serpent sur la pierre, de l'oiseau dans l'air, du navire dans l'eau, de l'homme dans la femme. Je vous renvoie à Salomon...

Qu'appelait-on une légende autrefois ?

Le mot de « légende » qui indiquait d'abord ce que le fidèle doit lire, impliqua bientôt l'idée de fables pieuses et de contes puérils.

Vos « Pingouins » vivaient-ils en république ?

La démocratie pingouine ne se gouvernait point par elle-même. Elle obéissait à une oligarchie financière qui faisait l'opinion par les journaux, et tenait dans sa main les députés, les ministres et le président.

Votre histoire est un conte philosophique !

Disons plutôt satirique.

Appréciez-vous Guy de Maupassant ?

Oui, beaucoup. Quelle perte... Maupassant était certainement un de plus francs conteurs de ce pays, où l'on fit tant de contes et de si bons. Sa langue forte, simple, naturelle, avait un goût de terroir qui nous la faisait aimer chèrement. Il possédait les trois qualités de l'écrivain français : d'abord la clarté, puis encore la clarté et enfin la clarté. Il était madré, matois, bon enfant....

.....

5. Interview de Léon Daudet en 1914, à l'occasion de la sortie de Fantômes et vivants.

Léon Daudet, vous avez rencontré pas mal d'écrivains que fréquentait votre père Alphonse Daudet, l'auteur des Lettres de mon moulin. Mais vous ne semblez guère avoir apprécié le poète parnassien Leconte de Lisle ?

Il sentait le rond de cuir. C'était un fauve de bibliothèque.

Mais, d'après ce que j'ai compris, vous ne l'avez pas trouvé très sympathique. Il vous avait fait l'impression d'être arrogant ?

Non, ce n'est pas ça. Il semblait plutôt haineux, plutôt quelqu'un qui déambule en souhaitant la mort et la peste à des contemporains...

Vous ne le voyez donc pas comme un lointain successeur d'Homère, un poète épique ?

Vous n'y pensez pas ! Il a trouvé moyen de congeler l'Iliade et l'Odyssée dans des sonnets de glace...

Vous avez côtoyé d'autres poètes également ? Sully Prudhomme ?

Je l'ai connu vers la fin de sa vie. Son beau visage était devenu cireux et immobile.

François Coppée aussi ?

Ah ! François Coppée ! Un magicien ! Cette petite phrase : « Nous avons Coppée » signifiait que le dîner et la soirée seraient un enchantement.

Vous l'avez connu sur le tard ?

Vous savez, il s'est vu très jeune comme une sorte de vieillard. Dès la quarantaine, il s'était étiqueté vieux, malgré la jeunesse de son rire.

Vous-même, vous avez fréquenté le salon du vieil Hugo. Mais je crois que vous n'aimez pas son théâtre ?

Vous connaissez sa pièce « Le roi s'amuse » ? On disait : « Le Roi s'amuse... mais il est le seul » (*rires*). La vérité est que son théâtre est la partie la plus caduque de l'œuvre de Hugo. Des drames grandiloquents, mais vides, avec des réminiscences de Shakespeare...

Même Ruy Blas ?

Le valet amoureux de la reine... Le bouffon hanté par Pascal et Bossuet...

Même Les Burgraves ?

Les vieux de la vieille moisissant dans un burg...

Vous racontez dans votre livre de souvenirs que Victor Hugo n'appréciait guère Zola ?

Zola, ce porc épique ! Hugo disait au sujet de Zola : « Tant qu'il n'aura pas dépeint complètement un pot de chambre plein, il n'aura rien fait. »

C'est féroce... Mais quel privilège d'avoir connu le grand Victor Hugo !

Vous voulez dire le plésiosaure de Guernesey ? Imaginez un front immense et bombé d'hérédos ; suspendue à ce front, une face dure et glabre, aux lèvres minces, tenant du mauvais prêtre et du cabotin ; entre ce globe et ce masque, les conjoignant, deux yeux implacables et bleus, visionnaires froids de la réalité. Là-dessous un corps trapu mais petit, fait pour porter des poids considérables.

Vous confondez l'auteur et son personnage ! Hugo et Jean Valjean !... Et Maurice Rollinat, ce poète berrichon que George Sand avait lancé, avez-vous discuté avec lui ?

Maurice Rollinat était un mélange de rustique et de baudelairien.

Je crois même que vous avez soupé avec Guy de Maupassant et Auguste Rodin ?

C'est exact. Le conteur promenait sa neurasthénie sur l'eau, en compagnie de dames dangereuses. Quant au sculpteur, sa présence tirait la causerie vers les cimes, écartait les banalités, rendait les femmes plus belles, l'heure plus douce, les feuillages plus majestueux.

Vous faites d'Octave Mirbeau le portrait d'un homme nerveux...

Quand on le contredisait, il rongait ses ongles jusqu'à la pulpe.

Et J.-K. Huysmans ? Vous a-t-il fait des confidences ?

Il parlait peu. C'était un être des plus taciturnes. Il était silencieux et grave comme un oiseau de nuit. Tous les critiques, se basant sur ses origines flamandes, ont signalé le peintre d'intérieurs, à la manière des maîtres et petits maîtres du Nord, qui était en lui, mais il renfermait aussi un Parisien, gouaillieur jusqu'à la férocité, abrégé et savoureux dans ses jugements.

Et Robert de Montesquiou ? Vous en faites un être dépourvu de tout bon sens, ou du moins de tout sens critique...

Ah, si vous l'aviez connu... Le pauvre homme... Un bibelot lui apparaissait comme un Michel-Ange. Il gardait tout et n'importe quoi, comme s'il s'agissait des reliques les plus précieuses... Un poil de la barbe de Michelet, une vieille cigarette de Madame Sand, une larme séchée de Lamartine, le pot de chambre de Bonaparte à Waterloo... Montesquiou était d'un grotesque sublime.

Vous faites dans l'oxymore...

Sa conversation tenait de Brummel et de Trissotin...

C'est cruel... Vous avez également fréquenté le salon de la princesse Mathilde ?

C'était un très vieux bateau... Les rats s'en allaient... La princesse elle-même, à laquelle chacun s'accordait - je ne sais pourquoi - à trouver grand air, était une vieille et lourde dame, au visage impérieux plus qu'impérial. En dépit de Taine, Renan et Sainte-Beuve, elle était demeurée épaisse et sommaire.

Et puis chez elle, vous dites qu'on mangeait mal ?

Sa salle à manger était froide et solennelle. Le rôti baignant sur une eau saumâtre, comme si le bœuf était demeuré toute la nuit assis dans une mare...

Décidément, vous dites vraiment du mal de tout le monde : les pires racontars, les allusions les plus fétides...

MAIS, MONSIEUR, JE NE VOUS PERMETS PAS !

.....

6. Interview de Léon Daudet pour Fantômes et vivants, en 1914. Deuxième entretien, Renan, Gambetta.

Léon Daudet, Ernest Renan n'était pas très beau ?

Ses yeux mi-clos dans une large face d'éléphant sans trompe. Sa joue coenneuse.

Léon Gambetta était très gros ?

Large comme une table à douze couverts.

La monarchie, c'est totalement révolu ?

Mon père disait que c'était une « grande vieille chose morte ».

Vous avez dîné avec Catulle Mendès ?

Ses hennissements et ses piaffements faisaient de lui le plus fatigant des convives.

Théodore de Banville avait tendance à être un peu trop obséquieux ?

Il était d'une exquise politesse, parlant à toutes les femmes comme à des reines.

Allain Targé riait de ses propres plaisanteries ?

Ce gnome hilare d'Allain Targé. Mais Allain Targé avec sa trogne rouge et son nez court, riait tellement de tout ce qu'il narrait, en tripotant son énorme barbe, qu'il amoindrissait par avance l'effet de ses truculentes facéties.

Massenet faisait dans la flatterie et même dans la flagornerie ?

Quand on lui envoyait un roman, il vous remerciait avec des hyperboles chinoises, vous assurait de sa « vénération parfaite », de son « admiration sans bornes ».

Il employait aussi la formule : « J'ouvre votre livre en tremblant de joie. »

Maupassant vous avait fait mauvais effet ?

Assez gras, lourd d'esprit comme un campagnard.

Flaubert le contraignait à remettre « cent fois sur le métier » ses histoires normandes.

Les femmes, et les plus sottes et les plus vaines, le faisaient tourner en bourrique.

La cote d'Heredia s'est effondrée ?

Ces vers, tels de vieux coquillages, semblent avoir perdu leur écho.

.....

7. Interview de Charles-Marie Des Granges, pour son Précis de littérature française, en 1922.

Charles Des Granges, Guy de Maupassant semble vous déplaire ?

Oui. Il est amoral jusqu'à l'inconscience, et il gâte ses meilleurs livres par un cynisme froid, indigne de son grand talent.

Et Anatole France ?

Un style d'une perfection classique et d'une dangereuse ironie...

Appréciez-vous Salammbô de Flaubert ?

Pas vraiment. Ce roman enchante d'abord, et fatigue vite.

Mais le style de Flaubert ?

Il a laborieusement construit d'impeccables phrases.

En revanche, vous appréciez Daudet ?

Oui. C'est notre Dickens.

Parmi les poètes modernes, qui retenez-vous ?

J.M. de Heredia. Jamais la formule fameuse de Boileau : *Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème*, n'avait paru si juste. Chacun de ses sonnets est un poème, en effet, d'une composition si serrée et si savante, qu'on ne se lasse point de les relire pour en pénétrer de plus en plus le sens, et d'un style à la fois si plein et si éclatant, que c'est une joie pour l'œil et pour l'oreille.

Et Verlaine ?

Pour Verlaine, la poésie n'est plus qu'une musique, imprécise, aux rimes capricieuses, sans « composition », sans « éloquence ». Verlaine était poète de race, et sa sensibilité malade, qui va du cynisme inconscient à la plus suave religiosité mystique, lui a inspiré quelques morceaux admirables, surtout dans *Sagesse*.

Et Mallarmé ?

Il passe pour le chef et le théoricien du symbolisme mais il est plus difficile à comprendre que Verlaine. Poète d'un réel talent, il eut le tort de fuir la clarté et la précision ; et si ses défauts même ont du charme, les exagérations de ses disciples ont jeté le ridicule sur toute l'école.

Mais vous ne pouvez pas reprocher à Mallarmé de n'être pas Boileau ?!

Pourquoi pas ? « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire viennent aisément »...

Et Rimbaud ?

Qui ça ?

Arthur Rimbaud...

Vous plaisantez. C'était un voyou. Je ne mentionne même pas son nom dans mon ouvrage sur la littérature française.

Vous préférez l'oublier ?

On ne peut pas parler de n'importe qui...

Dans votre chapitre sur le drame romantique, vous consacrez une demi-page à Casimir Delavigne ?

Il est tombé en pleine bagarre littéraire. Il n'était ni classique décidé, ni romantique audacieux. Mais le seul fait qu'il ait pu soutenir la lutte avec Hugo et Dumas père, et qu'il n'ait pas complètement disparu du répertoire (car on joue encore *Louis XI* et *Les Enfants d'Edouard*) suffit à prouver qu'il n'est pas de ces auteurs médiocres dont il faut « désencombrer l'histoire littéraire ».

.....

8. Interview de Paul Morand, en 1957. 5e entretien. Maupassant.

Paul Morand, vous n'aimez ni les campings ni la promiscuité ?

J'ai traversé hier, à Villeneuve, un de ces villages de toile où s'accumulent les campeurs, dans une égalité illusoire. Le snobisme en était aussi éclatant que dans les palaces. Le conducteur de la 4-CVest snobé par celui de la Pontiac, méprisé à son tour par la noble caravane...

A l'époque de Maupassant, il n'y avait ni antibiotique ni sulfamide ?

J'ai été à Loèche, une station thermale du Valais, où ce pauvre Guy de Maupassant pensait soigner sa vérole avec de l'eau...

Vous n'aimez pas Malraux ?

Ni Malraux ni les autres matamores.

Maurice Rostand s'est fait opérer ?

Il s'est réveillé d'une opération fort ordinaire de la prostate, impuissant et presque gâteux.

Royan, l'été, décuple sa population ?

Une ville de 4 000 habitants. L'été, 40 000 campeurs !

Votre livre sur Maupassant, c'est un ouvrage de commande ?

Mon *Maupassant* n'a pas d'intérêt ; je n'aurais pas de moi-même choisi ce sujet, proposé par l'éditeur. L'homme est touchant, et puis c'est le père de Dreiser, Dos Passos, Sinclair Lewis, etc...

Vous avez rencontré la Princesse de Prusse ?

La princesse Adélaïde, veuve d'un des frères du Kronprinz, née Saxe-Meiningen. Elle parle un français admirable ; dans le cours de la conversation, elle me dit qu'elle n'a jamais été en France (elle a 70 ans). Cette connaissance du français et cette ignorance de la France, c'est une note tellement XVIIIème, c'est tellement la fin de quelque chose, que j'en étais très ému.

Chateaubriand, c'est un nouveau Rousseau ?

Il doit tout à Jean-Jacques, voilà l'impression dominante, à la relecture. C'est un Vicaire savoyard en bas de soie, un Promeneur solitaire aristo, qui remplace les merles du Jura par les oiseaux-lyre des Alleghanys et les perches du lac de Bienne par les alligators du Mississipi.

.....

9. Interview de Marguerite Bonnet pour « André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste », en 1975.

Marguerite Bonnet, concernant son passé, André Breton était boutonné jusqu'au menton ?

C'est vrai qu'il n'aimait pas parler de lui. Comme l'a souligné M. F. Alquié, « Breton, amoureux de l'enfance, ne nous entretient jamais de sa propre enfance. »

Il détestait Maupassant ?

Oui. « *Les contes du jour et de la nuit* » lus dans l'été de 1913, lui paraissaient « d'un style incolore et sans caractère. » Un autre volume du même conteur lui semblait « un recueil d'inepties ». Il trouvait ça « froid, sec, vulgaire, inachevé et sans profondeur. »

Il avait la dent dure ?

Oui. Mais quand il admirait, il admirait vraiment. *M. de Phocas* de Jean Lorrain l'a troublé. Il avait du mal à se détacher de la lecture de ce livre.

Et Laforgue ?

Il l'avait proscrit de ses lectures.

Ses premiers poèmes sont des imitations de Stéphane Mallarmé ?

S'il a retranché de ses recueils poétiques ses premiers essais mallarméens, c'est, plus que pour marquer une distance, par un sentiment de respect ; comme je l'interrogeais un jour là-dessus, il me répondit que « dans la lumière de Mallarmé, seules peuvent tenir les choses profondes. »

La lecture de Rimbaud a été dans sa jeunesse « la grande affaire » ?

Oui. Il était fasciné par Rimbaud. Il a d'ailleurs répliqué avec vigueur aux réserves de Fraenkel, selon lui coupable de résister à l'enchantement rimbaldien, sous l'influence délétère de Gourmont.

Paul Valéry s'est moqué de cette inféodation à Rimbaud ?

Oui. Le jeune poète mettait ses vingt ans dans le vasselage de Rimbaud, ce qui a inspiré à Valéry ces remarques aimablement ironiques en 1916 : « Je vois maintenant que l'illumination vous gagne. La noble maladie suit son cours. Il faut l'avoir eue, guérir et en garder certaines traces. »

Puis André Breton a été fasciné par Jacques Vaché ?

Oui, par son orgueil, sa façon de s'exprimer du bout des dents, son impassibilité, son dandysme, son goût de surprendre et de déconcerter. A la fin de la guerre, Vaché promenait « de ruines en villages son monocle de Crystal et une théorie de peintures inquiétantes. » Les tanks lui semblaient des animaux bien ubiques...

.....

10. Interview de Michel Bulteau pour Le Club des longues moustaches, en 1988.

Michel Bulteau, Le Club des longues moustaches, c'est un essai sur le dandysme ?

Oui, une évocation des dandys et des décadents de la Belle Epoque.

Parmi les dandys et les décadents que vous décrivez, Henri de Régnier occupe une place de premier choix ?

« Porte monocle » est le « signe particulier » qui figure sur son passeport. Henri de Régnier avait le visage long, le front dégarni, et le monocle lui donnait un air distant et hautain.

Il était comme Saint-Clair, le personnage de Mérimée, « boutonné jusqu'au menton » ?

Oui, tout à fait. Un personnage du *Vase étrusque*. Henri de Régnier aurait préféré qu'on imagine sa vie plutôt qu'on ne la raconte. « Tout homme à s'expliquer se diminue. On se doit son propre secret » lit-on dans *Monsieur d'Amorcœur*.

Quelles œuvres d'art trouvait-on dans le salon de Mallarmé ?

Il y avait la « Rivière » de Monet, un pastel représentant Hamlet dans la scène du cimetière par Manet, une aquarelle de Whistler, une aquarelle de Berthe Morisot, un pastel de fleurs d'Odilon Redon, et sur le vaisselier, le plâtre de Rodin : la Nymphé nue saisie par le Faune de l'après-midi.

Régnier serait passé à côté de Maupassant ?

Oui. Il l'a dédaigné. Il l'a rencontré chez Hérédia et a dit de lui : « On rencontre quotidiennement ce type d'hommes parmi les contrôleurs d'omnibus. »

Il s'est battu en duel contre Robert de Montesquiou ?

Ce duel eut pour origine le fait que le comte n'avait pu sortir vivant du Bazar de la Charité (le 4 mai 1897) qu'en se frayant un chemin à coups de canne.

C'était un poète du mois d'octobre ?

Oui, Chez Régnier, c'est souvent en automne que les centaures et les satyres s'ébattent dans les forêts ou que les nymphes charment les cerfs enchantés.

C'est un univers assez proche de celui d'André Chénier ?

Oui. Il rêvait d'une antiquité bucolique ou mythologique. Dans ses poèmes il y a une obsédante présence des dieux. Ils courent sur la mousse humide (leur talon s'y pose à peine), tressent des couronnes, mordent dans des « fruits voluptueux ».

On trouverait la même chose chez Marc Bolan ?

Je ne connais pas bien.

Jean Lorrain a-t-il voyagé ?

Il est allé en Tunisie. Il a écrit à Régnier : « Tunis est la première ville où je respire autre chose que l'exquise odeur d'encens pourri et de charogne au poivre qui est l'odeur même de l'Orient. »

Parmi vos dandys un peu oubliés, vous consacrez une étude à Edmond Jaloux ?

Il a écrit des romans à demi féeriques où la matière brute du réel est baignée de fantaisie, un peu comme ces lointains de Fragonard et de Watteau le sont de buée vermeille ou bleuâtre.

Il détestait le réel ?

Il n'aimait pas cette cavalière : « Réalité mon ennemie, chevauche loin de moi ton affreuse monture. »

.....

11. Interview d'Yvan Leclerc sur Mont-Oriol de Maupassant et de L. Quéffelec sur Les Mystères de Londres de Paul Féval (Dictionnaire des œuvres littéraires) en 1994.

Yvan Leclerc, dans Mont-Oriol, Maupassant décrit l'Auvergne d'une façon funèbre ?

Il parle d'un « énorme cimetière de volcans ».

Zola a failli écrire lui aussi un roman sur le thermalisme ?

Il y a des éléments de roman zolien dans Mont-Oriol.

Au même moment, Zola prend des notes sur le Mont-Dore, mais il renonce à son projet quand il apprend que Maupassant travaille à un sujet analogue.

Maupassant se moque des médecins ?

Il y a quelques rires grinçants.

Les médecins charlatans semblent sortis d'une farce de Molière.

L. Quéffelec, pourquoi Paul Féval a-t-il écrit Les Mystères de Londres ?

Anténor Joly, un directeur de revue, lui avait confié la redoutable tâche de concurrencer les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue.

Les Français de 1844 n'aimaient pas trop les Anglais ?

Le développement industriel de l'Angleterre y avait suscité une grande misère populaire. Il y avait aussi les méfaits du droit d'aînesse. Tout cela était mal vu à l'étranger.

Il y a des points positifs quand même, pour les Anglais, dans le roman de Féval ?

L'excentricité anglaise est positivement connotée : c'est un peu de fantaisie dans un univers étouffant.

Il y a des bandits, les « Gentlemen of the Night » ?

Une association de malfaiteurs. Les « Gentlemen of the Night » annoncent les « Habits noirs ».

Eugène Sue était médecin ?

Il a parcouru les mers comme chirurgien de marine.

Le héros des Mystères de Paris, c'est un grand aristocrate ?

Errant dans les rues sombres et dangereuses de la Cité, déguisé en ouvrier, le prince Rodolphe de Gérolstein sauve une jeune prostituée.

.....

12. Interview de Roland Purnal et d'Arlette Boué. Dictionnaire encyclopédique de la littérature. Banville ; les incipit. En 1997.

Roland Purnal, Théodore de Banville n'a pas écrit que des vers ?

Il a écrit une douzaine de pièces de théâtre, dont *les Fourberies de Nérine*, en 1864.

Mes Souvenirs, en 1882, un recueil d'étincelantes causeries.

C'était un romantique ?

C'est le dernier venu des romantiques et, sans contredit, le plus amusant.

On l'a accusé de faire des bouts-rimés ?

Il idolâtrait la rime, il en a fait l'unique raison du vers.

« Elle est tout le vers, a-t-il écrit, parce que dans un vers on n'entend que le mot qui est à la rime. »

Gautier a parlé de lui ?

« Théodore de Banville est exclusivement poète ; pour lui la prose semble ne pas exister. »

Baudelaire le respectait ?

Il a dit que c'était « un original de l'espèce la plus élevée ».

Arlette Boué, dans une œuvre littéraire, les incipit sont déterminants ?

Dans un roman, où il représente la plongée dans le texte, son rôle est essentiel.

Quels sont les plus courants ?

Beaucoup d'écrivains traditionnels présentent d'abord les lieux. D'autres montrent les personnages en pleine action : « Un matin que Madeleine Blanchet, la jeune meunière de Cormouet, s'en allait... » (George Sand, *François le Champi*).

Y a-t-il des incipit qui sont des dialogues ?

Oui. Maupassant. *Ce cochon de Morin*.

13. Interview de Louis Forestier à propos de Chasse et imaginaire dans les contes de Guy de Maupassant, en 2005.

Louis Forestier, Maupassant a-t-il écrit des poèmes sur la chasse ?

Oui. On pourrait citer celui-ci : "On entendait gémir les voix / D'un cor qui sonnait dans les bois, / Triste fanfare qui soupire / Comme la plainte d'un damné / Peut-être l'âme d'un vieux Sire / Qui revient, chasseur obstiné / Aux lieux où jadis il est né." C'est un poème de jeunesse qui date de 1870.

Combien de nouvelles a-t-il écrites sur ce sujet ?

On ne relève pas moins de 24 récits dans lesquels la chasse intervient de façon ponctuelle ou allusive.

Mais à partir de 1883 il n'en écrit presque plus ?

Oui... Pourquoi les contes sur ce sujet se raréfient-ils soudain dès 1883 ? L'état de santé de Maupassant commençait à se dégrader, l'écrivain chasse moins et par conséquent n'éprouve plus autant l'envie de traiter un sujet qui jusqu'alors le passionnait.

On en trouve surtout dans les Contes de la bécasse ?

Quatre contes de chasseurs ont été accueillis dans les *Contes de la bécasse*. Ne donnait-il pas à sa manière ses *Mémoires d'un chasseur* ? Le recueil est trompeur dans son titre. "Un miroir aux bécasses" a dit Philippe Bonnefis.

Comment sont les chasseurs de Maupassant ?

Le portrait type du chasseur, c'est un géant hors norme. On remarque sa haute taille et sa force. Une prestance physique exceptionnelle. Un statut social qui le singularise : "mi-hobereaux, mi-paysans" (*Histoire vraie*) ; Hautot père est demi-paysan, demi-monsieur » ; Karl de Rauville, personnage d'*Amour*, est un "gentilhomme de campagne, demi-brute aimable". Ce sont des personnages psychologiquement dominés par la passion. Le chasseur retardataire de *la Roche aux Guillemots* fait passer son total amour de la chasse avant les conventions sociales exigées par la mort d'un proche parent.

Et les braconniers ?

Les braconniers, ces chasseurs marginaux, apparaissent d'une morphologie différente. Maillochon, dans *L'Ane* est grand, maigre, "avec cet œil vif qu'ont les gens tracassés par des inquiétudes légitimes" ; Marius (*Le Garde*) est un "garnement maigre, long, un peu crochu."

Maupassant a osé prendre comme personnage son ami Tourgueniev ?

Il rappelle d'abord la physionomie du conteur. Il le montre assis "noyé dans un grand flot de barbe et de cheveux d'argent qui lui donnait l'aspect d'un Père éternel ou d'un Fleuve d'Ovide." Il évoque son oralité travaillée. "Il parlait lentement, avec une certaine paresse qui donnait du charme à ses phrases."

Il y a aussi des repas de chasseurs ?

Les repas durent interminablement et s'éternisent en causeries, ce qui parfois aboutit au résultat paradoxal que les chasseurs ne chassent plus.

.....

14. Interview de Jean-Marie Rouart pour Ces amis qui enchantent la vie, en 2015. Premier entretien.

Jean-Marie Rouart, Rabelais avait choisi son public ?

S'il dédie son *Gargantua* aux « buveurs très illustres » et aux « vérolés très précieux », il espère bien ramener dans son filet de bons vivants dans son genre qui savent mêler le goût des lettres aux nourritures les plus terrestres.

Quels sont ses « ancêtres » au Moyen Age ?

Se vautrer dans la gaudriole et la paillardise est une nécessité sociale qu'autorisent les carnavals et les fêtes bachiques. Ce sont les fabliaux qui portaient cette langue drue du parler populaire qui appelle un chat un chat et un cul un cul.

Vous aimez la langue de Rabelais ?

On éprouve un émerveillement d'enfant devant ces contes pour adultes que ne rebutent ni les gros mots, ni le salace, l'épicé, la bouffonnerie cochonne.

Ce français-là a disparu ?

Bien sûr on regrette la langue de Rabelais. Elle a été victime de gens qui souvent ne le valaient pas, qui n'avaient ni sa générosité, ni son imagination opulente, ni son allégresse bondissante.

Rétif de la Bretonne, lui non plus, n'avait rien d'un pudibond ?

C'est un homme qui vit et qui écrit à la diable. Ses livres semblent le miroir de ses frasques.

C'est une littérature leste, grivoise comme certains tableaux de Boucher où l'on chercherait en vain une ombre de pudibonderie, de culpabilité judéo-chrétienne.

De qui s'est-il inspiré et qui a-t-il influencé ?

Brantôme et ses dames galantes pourrait être son ancêtre, et Henry Miller un descendant par la main gauche.

Maupassant, c'était un noceur ?

Il disait : « J'ai dans les veines le sang des vieux faunes lascifs et vagabonds. »

C'était le temps où, après avoir amarré sa yole sur les bords de la Seine, il courait les guinguettes, et s'adonnait à des « parties de campagne » avec la faune bigarrée de La Grenouillère, « mélange de calicots, de cabotins, d'infimes journalistes, de gentilshommes en curatelle, de boursicotiers véreux, de noceurs tarés, de vieux viveurs pourris. »

Table des matières

Entretiens concernant Maupassant, de près ou de loin.

- 1. Interview de Gustave Flaubert, en 1877. Neuvième entretien. Thiers.*
- 2. Interview de Jean Lorrain en 1904, à l'occasion de la sortie des Contes d'un buveur d'éther.*
- 3. Interview de Jacques Rivière, en 1906.*
- 4. Interview d'Anatole France, à propos de L'Île des Pingouins, en 1908.*
- 5. Interview de Léon Daudet en 1914, à l'occasion de la sortie de Fantômes et vivants.*
- 6. Interview de Léon Daudet pour Fantômes et vivants, en 1914. Deuxième entretien, Renan, Gambetta.*
- 7. Interview de Charles-Marie Des Granges, pour son Précis de littérature française, en 1922.*
- 8. Interview de Paul Morand, en 1957. 5e entretien. Maupassant.*
- 9. Interview de Marguerite Bonnet pour André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste, en 1975.*
- 10. Interview de Michel Bulteau pour Le Club des longues moustaches, en 1988.*
- 11. Interview d'Yvan Leclerc sur Mont-Oriol de Maupassant et de L. Quéfellec sur Les Mystères de Londres de Paul Féval (Dictionnaire des œuvres littéraires) en 1994.*
- 12. Interview de Roland Purnal et d'Arlette Boué. Dictionnaire encyclopédique de la littérature. Banville ; les incipit. En 1997.*
- 13. Interview de Louis Forestier à propos de Chasse et imaginaire dans les contes de Guy de Maupassant, en 2005.*
- 14. Interview de Jean-Marie Rouart pour Ces amis qui enchantent la vie, en 2015. Premier entretien.*